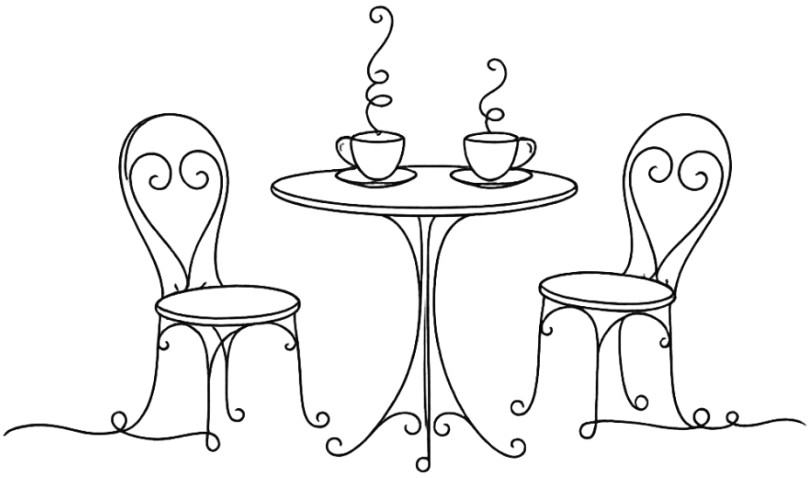
Rendez-vous sous l'affiche

Théâtre inattendu



Pièce pour deux voix (et une musicienne)

Durée estimée : 1h30

© Frédéric Trifiro, 2026

Genèse

Un dialogue avec un père disparu, l'idée pouvait sembler insolite…

Il passait — en rêve, en des moments-clés — pour rappeler, semer des indices, insuffler l'idée. Et cela semblait plus vrai que nature, troublant jusqu'à la perception du réel. Et puis, une amie chamane m'avait dit avoir reçu sa visite, un jour, dans sa voiture. Cela l'avait bouleversée. Y croyais-je ou non ? Peu importe au fond — le texte existerait.

Des mois après, je tentais les premières répliques, hésitantes. Il fallait retrouver sa voix, son ton, pour une justesse que je ne pourrais négocier. Quelques ajustements effectués, et le texte s'est alors écrit en un flux continu, urgent et inévitable. Un travail de précision a enfin permis de sculpter les tirades et les coudre l'une à l'autre, pour un dialogue ininterrompu, à bâtons rompus, au rythme des cœurs. Car l'amour ne se résout pas à la disparition, et la pièce ouvre un pont entre les rives.

Et puis, et l'expérience est vertigineuse, j'ai pu demander à mon amie si le personnage de la pièce était vraiment celui qui l'avait visitée, ce jour-là…

Initialement pensé comme un objet littéraire, « Rendez-vous sous l'affiche » s'est ouvert au théâtre au fil des lectures — de façon inattendue.

Mise en scène

Sobre.

Deux acteurs — un père, un fils.

Deux fauteuils, une table, deux tasses. Quelque part, une affiche.

Les personnages se déplacent, un peu, mais reviennent régulièrement vers la table. Des silences. Des jeux de lumière, légers.

Trois pauses musicales viennent faire respirer le texte — et le spectateur.

Trois morceaux qui résonnent avec certaines tirades : “Take On Me” de A-ha, “I Maschi” de Gianna Nannini, “Can’t help falling in love” d’Elvis Presley, réarrangés et interprétés par une violoniste, dans des versions courtes d’une minute environ.

Lorsqu’elle joue, elle s’avance, au centre de scène.

Lorsqu’elle ne joue pas, elle vit sur scène, en retrait mais essentielle. Présence féminine — elle évoque sans le dire la mère, les filles, la sirène.

Une scène bonus, légèrement décalée, est possible après le rappel.

Extraits

— Tu sais, on n'est pas toujours obligés de parler.

— Mais si, parce que lorsque ce moment sera fini, je m'en mordrai les doigts.

— De quoi ?

— De ne pas t'avoir tout dit.

— Mais fils, tout se dire, ça n'existe pas. On n'aura jamais fini de se parler. L'essentiel, c'est d'être là, ensemble.

***

— Quand tu partais après déjeuner le dimanche. Que tu disais que tu allais faire un tour. Tu allais où ?

— Je tournais.

— Mais encore ? Une fois, on avait mis un magnétophone, on était descendus et on l'avait mis à l'arrière. Caché.

— Et ?

— Et on avait appuyé sur le bouton avant que tu ne partes.

— Et ?

— Ben quand tu es revenu, on avait pu récupérer la cassette. On avait peur de l'écouter, mais on l'a quand même fait.

— Et ?

— Tu économises les mots.

— Non je me réserve.

— Rien. Il n'y avait que le bruit du moteur et du clignotant.

***

— Ce jour-là, je me suis mis au piano. Je ne joue pas bien, mais ce n'est pas le sujet du tout.

— Tu ne joues pas si mal.

— Si, mais laisse-moi poursuivre, papa. Je ne savais pas pourquoi, mais il avait fallu que je m'asseye devant l'instrument, alors que je ne jouais plus depuis des années et que toute mon âme était ailleurs, asséchée de musique.

— Je commence à entendre.

— J'ai joué, mais rien de précis. J'ai envoyé des sons à l'air, j'en ai fait des courants, je voulais que les notes s'envolent, qu'elles te trouvent et…

***